

Par Yaël Hirsch

« *L'analyse d'un intertexte implique un travail très sérieux* » (p. 399) ...

Ecrit en Français par l'écrivain chilien Roberto Gac, *La Société des Hommes Célestes* est sous-titré « Un *Faust* latino-américain ». Et nous donnons volontiers la note maximale de 21/21 à l'auteur pour son formidable exercice de « Faustologie », qui est peut-être avant tout un exercice de style révolutionnaire. Partant des textes fondateurs de *Faust* (le conte populaire du 16^{ème} siècle, les versions littéraires de Marlowe, Lenau, Goethe, Valéry, Boulgakov, Thomas Mann, Pessoa, Butor, etc. et les versions musicales de Gounod, Berlioz, Wagner et Liszt), Roberto Gac propose au lecteur une forme d'œuvre nouvelle : l'*intertexte*.

L'*intertexte* puise ses racines dans le Roman, mais en rejette les faux-semblants. A l'heure où le roman est démodé, où « Le 'Nouveau Roman' et le 'Roman Tel Quel' sont tout au plus des variantes dévitalisées du roman traditionnel » et « ne sont que les églantines du rosier » (p. 161), Roberto Gac refuse de rejoindre la Société des Romanciers. Ces derniers acceptent de vendre du plaisir illusoire au lecteur contre de l'argent. Ils ne sont donc « ni plus ni moins que les Putains célestes » (p. 283). Aux antipodes du roman traditionnel, par essence de mauvaise foi, l'*intertexte* est un plagiat qui s'assume et qui s'ouvre comme une fleur au printemps. Roberto Gac cite ses sources avec une honnêteté scrupuleuse. Ce docteur en Faustologie rend hommage à ses pères ; il renvoie aux références exactes des citations par le biais d'un habile système de notes dont l'index est situé en fin d'ouvrage. Etant donné que chacune de ces références explicites fait signe vers l'immensité d'une autre œuvre majeure, le lecteur attentif se perd dans les méandres des correspondances littéraires. Cette flânerie infinie est le principe même de l'*intertexte*. Ainsi *La Société des Hommes célestes* est-elle une « œuvre ouverte », au sens de Umberto Eco, puisqu'elle renvoie à tous les romans dont elle s'est nourrie et reste en mouvement. Ce mouvement, c'est celui que Roberto Gac demande à son lecteur idéal. Quiconque ouvre l'*intertexte* est supposé être actif au sens fort du terme : attentif, il doit constamment tracer un chemin entre ce *Faust* latino-américain et les *Faust* européens auxquels il est renvoyé.

De surcroît, en fondant l'*intertexte*, Roberto Gac semble renouer avec les origines du roman. *La Société des Hommes Célestes* peut en effet être lu comme le roman picaresque du 20^{ème} siècle, puisqu'il conte – non sans références très politiques – les années d'apprentissage d'un chilien né après la Seconde Guerre mondiale. Surtout, le livre joue la carte baroque des mises en abyme qui creusent le texte en trompe l'œil et viennent l'emplir jusqu'à l'explosion. Alors que le mythe central de Faust déborde un peu vers d'autres mythes comme Ulysse, la guerre de Troie, et surtout Edipe, le mélange des genres (poésie, théâtre, roman et même, entre les deux parties de l'*intertexte*, nouvelle) et des langues (anglais, allemand, italien, espagnol, français) fait du livre une *curiosité* au sens précieux du terme, appelée à rester un petit bijou de la littérature tant française que francophone. C'est un grand manteau d'hermine dont le tailleur de génie nous montrerait très sobrement les coutures pour mieux les rendre invisibles.

Reste au lecteur la liberté d'empoigner le livre comme un roman « traditionnel », et de suivre avec enthousiasme (car Roberto Gac nous rappelle que, sous la plume de Thomas Mann, le romancier est l'apôtre de l'enthousiasme, p. 428) le délire du Docteur Faust se confessant. Car la vie de ce Faust-là n'est pas banale. Vouloir la raconter non plus, à l'heure

où « l'art est désormais devenu impraticable sans l'aide de Satan » (p. 275). Un pacte autofictionnel passé avec le Diable est la condition préalable de ce récit foisonnant.

Né au Chili, Faust perd son père à l'âge de cinq ans et se retrouve affublé d'un beau-père aussi terrible que le fameux Général Aupick qui put jadis « pourrir » la vie de Charles Baudelaire. Heureusement, les forces créatives du garçon survivent à plusieurs années de pensionnat chez les jésuites, et à la Fac de médecine qu'il rejoint, contraint et forcé, à l'âge de seize ans. Il s'échappe par l'étude de la philosophie et par la rencontre des femmes, Marga, Margot, Maggie, Gretchen, presque toutes dérivées du personnage féminin de Marguerite introduit par Goethe dans la légende faustienne. La dernière, Margaret, est la plus dangereuse, car c'est une espionne à la solde de l'énigmatique « Société des Hommes Célestes ». Cette « Société des Hommes Célestes » est-elle le fruit du délire paranoïaque de Faust ou une dangereuse secte qu'il faut combattre ? C'est ce mystère que la psychanalyse poursuivie par Faust permettra peut-être de percer. Et elle délivrera, par la même occasion, l'écriture et la *Guérison*. La fiction interpelle ; il y a fort à parier qu'une fois arrivé au bout le lecteur paresseux, qui a pris l'intertexte pour un roman, se sentira frustré – au point d'ailleurs de devoir tout reprendre et de rejouer le jeu errant et formateur qui lui est demandé. Car, comme l'acte de penser, lire « en profondeur », « c'est sentir le mystère qui se disperse et voir chaque pensée s'enfuir en millions d'éclats incompréhensibles » (p. 243). Cette activité demande beaucoup d'attention, la concentration joueuse et joyeuse du lecteur menant au savoir, selon un chemin qu'il se trace lui-même dans l'intertexte et qui devient le sien, son propre chemin dans l'écriture littéraire.